

Bulletin d'histoire politique

Pierre Milot, *Le paradigme rouge. L'avant-garde politico-littéraire des années 70*, Montréal, Les Éditions Balzac, 1992

Yves Gingras



Volume 1, Number 2-3, Spring 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1063205ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1063205ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association québécoise d'histoire politique

ISSN

1201-0421 (print)

1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gingras, Y. (1993). Review of [Pierre Milot, *Le paradigme rouge. L'avant-garde politico-littéraire des années 70*, Montréal, Les Éditions Balzac, 1992]. *Bulletin d'histoire politique*, 1(2-3), 74–75. <https://doi.org/10.7202/1063205ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

faire reculer la violence raciste: des mesures visant l'intégration des immigrants et des minorités ethnico-culturelles, la sensibilisation et l'éducation; la médiation des conflits et des actions sur les plans juridique et coercitif.

Un chapitre tente de corriger les perceptions démesurées qui associent les Québécois au racisme, "perceptions marginales au Québec". Par ailleurs, la réaction inverse qui banalise les manifestations de racisme est également condamnée. Le rapport signale que, s'il ne peut conclure sur l'ampleur actuelle de la violence raciste, "on ne saurait par contre nier la présence de signes avant-coureurs d'une dégradation possible du climat des relations interethniques et raciales" (p. 51). Au chapitre des manifestations de la violence raciste, le rapport constate que "des groupes organisés d'extrême droite se manifestent plus vigoureusement au Québec depuis le milieu des années '80." Il analyse tant le discours de ces groupes qui ont des affiliations pancanadiennes et américaines que celui des organisations xénophobes qui sont des créations purement québécoises. À ce sujet, le rapport signale "qu'un nouveau groupe dont on ne connaît pas encore toutes les couleurs vient de faire son apparition. Il s'agit de "Jeune Nation", animé par des intellectuels de droite qui entretiennent des liens de sympathie avec le Front national français" (p. 66). Pierre Trépanier, professeur au département d'histoire de l'U. de M. est un dirigeant de ce mouvement. Il était, jusqu'à l'automne dernier, le directeur de la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, revue fondée par Lionel Groulx en 1947. Notons que cette publication est la principale revue des historiens francophones du Québec. (Le conseil d'administration de l'Institut d'histoire de l'Amérique française a exigé sa démission.)

Tenant d'expliquer ce qui génère cette violence, les auteurs retiennent parmi les facteurs susceptibles de favoriser l'intolérance, la dégradation des conditions socio-économiques, la crise des valeurs, l'exploitation de l'insécurité des Québécois francophones, une politique incomplète d'intégration et le laxisme de certaines institutions. Chacun de ces facteurs est bien expliqué.

Le rapport rappelle que, "si certains participants, lors de notre consultation, ont associé le nationalisme avec l'intolérance, notre comité est plutôt d'avis que les sensibilités nationalistes au Québec ne sont pas homogènes. Si quelques groupes ou individus dérapent vers la xénophobie, voire vers le racisme, il reste que la plupart des nationalistes reconnaissent la nécessité d'engager un dialogue constructif avec la communauté anglophone et les communautés ethnoculturelles. Ceci dit, il importe de réagir aux manifestations d'intolérance qui cherchent à exploiter l'insécurité des Québécois francophones sur le terrain linguistique et démographique" (p. 84).

En guise de conclusion, les auteurs du rapport rappellent que "l'insécurité des Québécois francophones face à l'avenir de la société québécoise et l'absence de vision commune de l'intégration sont autant de conditions susceptibles d'alimenter des sentiments de frustration et de révolte et qui peuvent conduire à un aiguisement des tensions interethniques et sociales" (p. 95).

Parmi les ouvrages signalés dans la bibliographie sélective, retenons:

- ROGEL, Jean-Pierre, *Le défi de l'immigration*, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989, 113 p.
- JACOB, André, *Le racisme au quotidien. Une étude sur les médias et le racisme*, Éditions du CIDHCA, Montréal, 1991, 212 p.
- WIEVIORKA, Michel, *L'espace du racisme*, Seuil, 1991.
- HUBERT, Daniel, et CLAUDÉ, Yves (de la ligue des droits et libertés), *Les skinheads et l'extrême droite au Québec*, VLB, Montréal, 1991, 134 p.
- BERTHELOT, Jocelyn, *Apprendre à vivre ensemble. Immigration, société et éducation*, Centrale de l'enseignement du Québec, 1990, 187 p.
- TODOROV, Tzvetan, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Seuil, 1989.

*Robert Comeau
Professeur
Département d'histoire
UQAM*

Pierre Milot, *Le paradigme rouge. L'avant-garde politico-littéraire des années 70*, Montréal, Les Éditions Balzac, 1992.

Il est de bon ton depuis quelque temps de discourir à tout vent et sans méthode sur les activités d'une prétendue génération de baby-boomers. Sans distinguer la fraction intellectuelle, qui est en fait l'objet visé, des autres couches sociales de la population qui naît au cours de ce fameux baby-boom rarement défini de façon précise, trop d'auteurs à succès s'en tiennent à des généralités — quand ce ne sont pas des clichés — sur une période qui demande pourtant plus de finesse d'analyse pour être saisie dans toute sa complexité. Car peu de chose sépare vraiment des ouvrages comme *La chasse à l'éléphant de La génération lyrique*, sinon les références culturelles: le premier étant le fruit des cégépiens rigolos et le second le produit d'un professeur formé au collège classique, ce qui lui permet d'avoir l'air plus sérieux en rappelant la noble tradition des "essais" de Montaigne.

En attendant des études qui tiendront davantage compte des forces économiques et sociales objectives qui ont façonné le champ intellectuel des années 70 que des états d'âme rétroactifs et pleins de culpabilité inutile de certains de ceux qui ont vécu cette période, on peut tout de même se réjouir de la parution du livre de Pierre Milot qui entend justement contribuer à cette tâche en retraçant la trajectoire des trois principales revues de l'avant-garde politico-littéraire des années 70: **Socialisme québécois** sur le front politique et **Stratégie** et **Chroniques** sur celui de la culture et de la littérature.

Contrairement aux ouvrages mentionnés plus haut, qui dénoncent avant de comprendre, celui de Milot est une tentative d'objectivation sociologique inspirée des travaux de Pierre Bourdieu. Alors que les sociologues sont habitués à objectiver les politiciens et les travailleurs, ils le sont moins à observer de façon aussi rigoureuse leurs "collègues", de sorte qu'il faut s'attendre à des cris et des grincements de dents. Mais cela est inévitable: contrairement à la plupart des travailleurs, les intellectuels sont bien placés pour trouver une raison à tout et ceux et celles qui sont "l'objet" des observations de Milot ne tarderont pas à essayer de nous convaincre que ce travail est "réducteur".

Comme le titre le suggère, ce qu'il s'agit de comprendre ce sont les conditions qui ont rendu possibles l'émergence, l'institutionnalisation et la dissolution d'un discours structuro-marxiste d'abord et maoïste ensuite. Pour ce faire, l'auteur rappelle au chapitre I l'état du champ intellectuel français au cours des années 70 pour mettre en évidence les relations d'homologie avec le champ québécois, les revues québécoises retenues étant incompréhensibles sans leurs homologues parisiennes que sont **La nouvelle critique** et **Tel Quel**.

Les trois chapitres suivants analysent respectivement le contenu de **Socialisme québécois**, **Stratégie** et **Chroniques**, pour comprendre le champ polémique dans lequel ils s'insèrent et le passage du scientisme althussérien au totalitarisme maoïste. Bien qu'il vise d'abord à faire ressortir les structures argumentatives des textes pour les situer dans les champs intellectuel et universitaire québécois et français, ce travail de sociologie historique de la pensée contemporaine n'est pas totalement exempt de polémique, l'auteur avouant lui-même qu'en rappelant certains événements à la mémoire il travaillait aussi à retracer la sienne. On pourra lui reprocher ces quelques manquements à la méthode revendiquée ou s'en réjouir pour le tonus qu'ils donnent au texte.

Ceux et celles qui ont vécu cette période récente de l'histoire intellectuelle du Québec devraient lire ce volume pour en avoir une vue plus distanciée et moins "lyrique", alors que les autres, qui sont trop jeunes pour avoir fait leurs classes en lisant

Althusser, Piotte ou Bourque, devront le consulter pour connaître une période sur laquelle on ne s'est pas empressé de revenir, pour des raisons qu'ils pourront imaginer au fil de la lecture. Chose certaine, en lisant **Le paradigme rouge**, on est amené à réfléchir sur les limites de l'autonomie d'un champ intellectuel périphérique.

*Yves Gingras
Professeur
Département d'histoire
UQAM*

Charles Taylor, **Grandeur et misère de la modernité**, Montréal, Bellarmin, 1992, 151 p.

Ne pas craindre la société moderne

On n'en finit plus d'aligner les clichés déprimants au sujet de la société moderne. Elle serait mercantile, violente, peuplée d'égoïsmes divergents, impuissante à susciter des valeurs respectables, etc. Charles Taylor s'attaque donc à une tâche considérable quand il entreprend de nous réconcilier avec notre époque.

Charles Taylor n'a pourtant rien du prédicateur naïf. Il admet comme tout le monde que la "raison instrumentale" fait partie de nos réflexes les plus payants et les plus meurtriers. Elle nous vaut l'efficacité, mais elle nous coupe des absolus. Elle indique les moyens, mais après avoir dissimulé ou nivelé les fins. Taylor constate aussi, avec le même réalisme, que notre époque permet et même favorise le repliement sur soi, la recherche du seul épanouissement personnel et, du même coup, le plus parfait désintéressement par rapport à ce qui concerne les autres et la collectivité.

Là se situe pourtant la contribution spécifique et stimulante de Taylor. Au lieu de se joindre au chœur des pleureuses — soit dit sans sexisme — et de dénoncer à son tour l'égoïsme ambiant, Taylor voit dans la moderne écoute de soi la manifestation d'une très respectable **culture de l'authenticité**. Loin de bafouer toutes les éthiques, ce souci d'être soi, d'être vrai, d'aller au bout de ses potentialités personnelles lui semble une morale éminemment valable. C'est par sincérité autant et plus que par égoïsme que chacun ou chacune tente aujourd'hui de s'accomplir.

Une fois qu'il a ainsi réhabilité la liberté individuelle ou en faisant une superbe recherche de l'authenticité, Taylor n'a encore parcouru que la moitié de son itinéraire. Le plus difficile reste même à venir. Il s'agit pour lui, en effet, de placer cette valeur qu'est l'authenticité face à la réalité extérieure et donc face à ses responsabilités. Il est bon de s'accomplir et de se parfaire, mais il n'est pas vrai que tout vaille la même chose. "La simple différence, dit-il dans un premier temps, ne suffit pas en elle-même à fonder l'égalité des valeurs" (p. 70). Il ira cependant plus